HOMÈRE – *L'ODYSSÉE* IX (VIIIE S. AV.JC)

Bientôt nous arrivâmes à son antre; il n'était pas
chez lui, car il menait ses gras troupeaux dans les pacages.
Entrés dans la caverne, nous en fîmes la revue :
les claies ployaient sous les fromages, les étables étaient
bondées d'agneaux et de chevreaux : chaque âge avait sa stalle
à part, là les aînés, ici les plus petits
et là les nouveau-nés ; les vases regorgeaient de lait,
comme les jattes et les terrines façonnées pour traire.
Alors, mes compagnons me supplièrent de voler
les fromages d'abord et de partir, puis d'emmener
en hâte au prompt vaisseau les agnelets et les chevreaux
loin de l'étable ; et de regagner la saumure.
Mais je ne cédai pas, alors qu'il eût bien mieux valu,
car je voulais le voir, et s'il me ferait les cadeaux !
Mais mes hommes ne devaient pas bénir son arrivée…

Alors, on sacrifia, le feu allumé, puis mangea
des fromages volés et s'assit pour l'attendre
à l'intérieur ; il rentra du pacage en apportant
un lourd faix de bois sec pour faire son souper.
Il le laissa tomber dans la caverne à grand fracas :
effrayés, d'un seul bond, nous nous réfugiâmes au fond.
Alors, dans l'antre vaste il fit entrer ses bêtes grasses,
celles qu'il devait traire ; il laissa les mâles dehors,
béliers et boucs, à l'intérieur de la profonde cour.
Puis, soulevant un bloc énorme, il le dressa
devant l'entrée ; vingt-deux solides chars à quatre roues
n'auraient pas pu le soulever du sol,
si lourd était le bloc abrupt qu'il dressa là.
Il s'installa pour traire chèvres et brebis bêlantes,
en bonne règle, et fit venir sous chacune un petit.
Ayant fait aussitôt cailler la moitié du lait blanc,
il vint le recueillir au fond de corbeilles tressées
et mit l'autre moitié dans des vases, pour en avoir
quand il voudrait en boire, ou à l'heure de son repas.

Il vint rapidement à bout de ces travaux ;
il alluma le feu, nous aperçut, nous demanda :
« Qui êtes-vous ? D'où venez-vous par les routes humides ?
Êtes-vous des marchands, ou errez-vous à l'aventure,
tels les pirates sur les eaux qui vont rôdant,
risquant leur vie en attaquant les nations d'autre langue? »
A ces mots, notre cœur éclata de nouveau,
effrayés par sa voix profonde et par sa grande taille.
Néanmoins, je lui dis en guise de réponse :
« Nous sommes, oui, des Achéens venant de Troie, chassés
par tous les vents du ciel sur le grand gouffre de la mer ;
regagnant nos maisons, d'autres routes, d'autres chemins
nous ont conduits ici ; sans doute Zeus l'aura voulu.
Et nous nous honorons d'être soldats d'Agamemnon,
l'Atride dont la gloire de nos jours emplit le monde,
si vaste fut la ville qu'il pilla, et si nombreux
les guerriers qu'il tua ; nous voici donc à tes genoux

dans l'espoir que tu nous accueilles et que, de plus,
tu nous fasses un don, selon la coutume des hôtes.
Crains les dieux, bon seigneur : car nous sommes tes suppliants.
Zeus défend l'étranger comme le suppliant, il est l'hospitalier, l'ami des hôtes respectables ! »

A ces mots, aussitôt, il repartit d'un cœur cruel :
« Es-tu sot, inconnu, ou viens-tu de fort loin,
pour m'inviter à craindre, à respecter les dieux ?
Les Cyclopes n'ont pas souci du Porte-égide
ni des dieux bienheureux : nous sommes les plus forts.
Et ce n'est pas la peur de la haine de Zeus
qui me ferait vous épargner, si je n'y songe !
Mais dis-moi, en venant, où laissas-tu ton beau navire,
est-ce à l'extrémité du cap ou plus près, dis-le-moi ! »
Il me tâtait, mais j'en savais trop long pour être dupe,
et je lui rétorquai par ce rusé discours :
« Mon bateau, l'Ébranleur des terres l'a brisé
en le jetant sur des écueils, aux confins de votre île,
le poussant sur le cap : le vent, du large l'entraîna.
Mais moi, avec ceux-ci, j'ai fui l'abrupte mort. »

Je dis. Ce cœur cruel ne me répondit rien
mais, sautant sur mes gens en étendant les bras,
il en prit deux d'un coup, et comme des chiots, sur le sol
les assomma. La cervelle en giclant mouilla le sol.
Découpés membre à membre, il en fit son souper.
Comme un lion né des montagnes, il les mangea sans rien
laisser, entrailles, chair et os remplis de moelle.
Nous, en pleurant, nous élevions les mains vers Zeus,
voyant l'œuvre cruelle et notre courage impuissant.
Puis, lorsque le Cyclope eut bien rempli sa vaste panse,
mangé la chair humaine et bu du lait pur par-dessus,
il s'étendit dans l'antre en travers de ses bêtes.

C'est alors que je méditai, dans mon cœur généreux,
m'approchant, de tirer mon épée le long de ma cuisse
et de l'en frapper là où le foie pend sous le diaphragme
en lui palpant l'endroit ; mais une pensée me retint :
même ainsi, nous aurions péri d'abrupte mort,
incapables de déplacer avec nos mains
l'énorme bloc dont il avait bouché la haute entrée...
Nous attendîmes donc en gémissant l'aube divine.

Lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts roses,
il alluma le feu, s'occupa de traire ses bêtes
en bonne règle, et fit venir sous chacune un petit.
Il vint rapidement à bout de ces travaux,
puis attrapa deux autres de mes gens pour son repas.
Quand il eut déjeuné, il fit sortir ses gras troupeaux,
sans peine déplaçant la grande porte ; puis, en hâte,
il la ferma sur nous comme un couvercle de carquois.
A grands coups de sifflet, il emmena ses gras troupeaux
dans la montagne; et je restai à chercher ma revanche,
un châtiment dont Athéna m'offrît la gloire.
Or voici le projet que mon cœur jugea le plus sage :
le Cyclope, contre un enclos, avait laissé son grand gourdin

en olivier ; il l’avait coupé vert pour le porter,
une fois sec. Nous, le voyant, nous l’avions comparé
au mât d’un noir navire à vingt rameurs,
d’un bateau de transport fait pour franchir le grand abîme :
telle était sa longueur, tel son diamètre apparaissait.
Je m’avançai pour en couper la longueur d’une brasse,
le passai à mes gens, leur ordonnai de l’écorcer ;
ils le polirent avec soin ; je vins en aiguiser
la pointe et l’apportai pour la durcir au feu brûlant.
Je le dissimulai soigneusement sous le fumier
qui par toute la grotte s’amassait en abondance.
Ensuite j’ordonnai à mes gens de tirer au sort
celui qui oserait avec moi soulever le pieu
et le tourner dans l’œil quand le doux sommeil le prendrait.
Ceux-là furent choisis que j’aurais désignés moi-même ;
ils étaient quatre, auxquels je m’adjoignis comme cinquième.

Vers le soir il revint, ramenant ses brebis laineuses ;
vite dans l’antre vaste il fit entrer ses gras troupeaux
sans laisser une bête au-dehors dans la cour profonde,
soit qu’il se méfiât, soit qu’un dieu le lui eût soufflé.
Puis, soulevant l’énorme bloc, il en boucha l’entrée,
s’assit pour traire ses brebis et ses chèvres bêlantes
en bonne règle, et fit venir sous chacune un petit.
Il vint rapidement à bout de ces travaux,
puis attrapa deux autres de mes gens pour son repas.

C’est alors que je m’approchai pour lui parler,
tenant entre les mains la jatte de vin noir ;
« Tiens, Cyclope, bois ça pour arroser ces chairs humaines,
que tu saches quelle boisson notre vaisseau
dissimulait ; c’était ma libation, si ta pitié
nous avait reconduits ; mais ta rage passe les bornes.
Malheureux ! quel mortel viendrait encor te voir
en suppliant, maintenant que tu fis cela? »
Je dis. Il prit la jatte, la vida, le doux nectar
le ravit à tel point qu’il en redemanda ;
« Sois gentil, donne-m’en encore, et puis dis-moi ton nom,
tout de suite, que je te fasse un cadeau qui te plaise !
Car la terre du blé pour les Cyclopes porte aussi
le vin en lourdes grappes que grossit la pluie de Zeus :
mais ça, c’est de l’essence d’ambroisie et de nectar ! »
Ainsi dit-il, et je lui reversai du vin de feu ;
trois fois je l’en servis, et trois fois l’imprudent le but.
Puis, quand le vin lui eut embrumé les esprits,
je lui soufflai ces mots aussi doux que du miel :
« Cyclope, tu t’enquiers de mon illustre nom. Eh bien,
je répondrai : mais tu n’oublieras pas le don promis !
Je m’appelle Personne, et Personne est le nom
que mes parents et tous mes autres compagnons me donnent. »
A ces mots, aussitôt, il repartit d’un cœur cruel :
« Eh bien, je mangerai Personne le dernier
et les autres d’abord. Voilà le don que je te fais ! »
Alors, tête en arrière, il tomba sur le dos ;
puis sa grosse nuque fléchit, le souverain dompteur,
le sommeil, le gagna ; de sa gorge du vin jaillit
et des morceaux de chair humaine ; il rotait, lourd de vin.

J’enfouis alors le pieu sous l’abondante cendre
pour le chauffer ; j’encourageai de mes propos
mes compagnons, afin qu’aucun, de peur, ne défaillît.
Mais, quand bientôt le pieu d’olivier dans le feu
rougeoyant, quoique vert, jeta une lueur terrible,
m’approchant, je l’en retirai ; mes compagnons étaient
autour de moi ; un dieu nous insufflait un grand courage.
Eux, s’emparant du pieu d’olivier acéré,
l’enfoncèrent dans l’œil ; moi, appuyant par en dessous,
je tournai, comme on fore une poutre pour un bateau
à la tarière, en bas les aides manient la courroie
qu’ils tiennent aux deux bouts, cependant que la mèche tourne ;
ainsi, tenant dans l’œil le pieu affûté à la flamme,
nous tournions, et le sang coulait autour du pieu brûlant.
Partout sur la paupière et le sourcil grillait l’ardeur
de la prunelle en feu; et ses racines grésillaient.
Comme quand le forgeron plonge une grande hache
ou une doloire dans l’eau froide pour la tremper,
le métal siffle, et là gît la force du fer,
ainsi son œil sifflait sous l’action du pieu d’olivier.
Il poussa un rugissement, la roche en retentit,
nous nous enfuîmes apeurés ; alors, il arracha
le pieu qu’un sang nombreux salissait de son œil,
le jeta loin de lui de ses mains, affolé,
et à grands cris héla les Cyclopes qui habitaient
dans les grottes des alentours, sur les cimes venteuses.
En entendant ses cris, ils accoururent de partout
et, demeurés dehors, lui demandèrent ses ennuis :
« Quel mal t’accable, Polyphème, pour que tu cries ainsi
dans la céleste nuit, et nous empêches de dormir ?
Serait-ce qu’un mortel emmène malgré toi tes bêtes ?
Serait-ce qu’on te tue par la ruse ou la force ? »
Du fond de l’antre, le grand Polyphème répondit :
« Par ruse, et non par force, amis ! Mais qui me tue ? Personne ! »
En réponse, on lui dit ces paroles ailées :
« Si tu es seul et si nul ne te fait violence,
contre la maladie qui vient de Zeus, on ne peut rien.
Implore donc plutôt le seigneur Poséidon, ton père ! »

Ils s’éloignèrent sur ces mots, et mon âme riait
de les voir abuser par mon nom et par ma personne.
Le Cyclope, geignant et torturé par la douleur,
vint enlever en tâtonnant le bloc d’entrée,
puis s’assit dans l’entrée en étendant les bras
pour nous prendre si nous sortions parmi les bêtes :
il me croyait dans ses entrailles assez sot pour cela !
Mais je me demandais comment nous en tirer au mieux,
cherchant quelque moyen, pour mes compagnons et pour moi,
d’échapper à la mort. J’ourdissais cent tours et cent ruses,
car notre vie était en jeu, et le désastre proche.

Or voici le projet que mon cœur jugea le plus sage :
il avait des béliers bien nourris, d’épaisse toison,
beaux et grands, qui portaient une laine foncée :
sans bruit, je les liai avec ces osiers bien tressés
sur lesquels le géant sans justice dormait,

trois par trois ; celui du milieu porterait l'homme,
les deux autres le flanqueraient, sauvant mes gens.
Ainsi chaque homme était porté par trois béliers ; pour moi,
il restait un bélier plus beau que tous les autres :
le saisissant aux reins, je me glissai sous la toison
du ventre ; accroché par les mains à sa laine admirable,
je m'y maintins de toute ma vigueur, patiemment.
Ainsi, nous attendîmes, gémissant, l'aube divine.
Lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts roses,
les béliers aussitôt bondirent vers le pâturage ;
les femelles bêlaient, qu'il n'avait traites, près des parcs,
le pis gonflé. Rongé de malignes douleurs,
le Cyclope palpait le dos de chaque bête qui passait.
Mais le sot ne sut pas deviner
qui était attaché sous le poitrail laineux des bêtes.
Le dernier du troupeau, mon bélier marchait vers la porte,
alourdi par sa laine et par mon poids d'homme rusé...
Polyphème le grand le tâta et lui dit :
« Doux bélier, qu'y a-t-il pour que tu sortes le dernier
de l'antre ? Jusqu'ici, tu ne restais pas en arrière,
mais courais le premier paître les tendres fleurs des prés
à grands pas, le premier tu atteignais le cours des fleuves,
tu voulais être le premier de retour à l'étable
chaque soir... Te voilà le tout dernier ! Pleurerais-tu
l'œil de ton maître ? Un scélérat me l'a crevé
avec ses tristes compagnons, en m'enivrant,
Personne qui, crois-moi, n'est pas encore hors de danger !
Ah ! si tu partageais mes ennuis, et, pouvant parler,
me soufflais où ce misérable fuit ma rage !
Alors, le crâne ouvert, sa cervelle par la caverne
arroserait le sol, mon cœur s'allégerait un peu
du mal que ce pervers de Personne m'a fait ! »
Ce disant, de sa place il poussait le bélier dehors...

Quand la grotte et sa cour ne furent plus trop près,
je me dépris d'abord, puis détachai mes compagnons.
Nous poussâmes les gras troupeaux aux pattes grêles
vite, par cent détours, jusqu'à rejoindre enfin
le navire ; nos compagnons, réjouis de nous voir
réchappés de la mort, versèrent des pleurs sur les autres.
Mais, fronçant les sourcils, je leur fis signe de cesser
les pleurs, leur ordonnai de vite embarquer le troupeau
de belle laine, et de reprendre tôt la mer.
Embarqués promptement, ils prirent place à leur tolet
en bon ordre, et frappèrent de leur rame la mer grise.
Mais, quand on s'en trouva à la portée d'un cri,
je lançai ce discours moqueur à Polyphème :
« Ce n'était pas les compagnons d'un lâche, Polyphème !
que tu mangeas dans ton antre profond par violence !
Tu n'auras pas tardé à payer le prix de tes crimes,
cruel qui ne crains pas de dévorer des hôtes
en ta maison ! Zeus et les autres dieux t'en ont châtié ! »
Je ne fis par ces mots qu'augmenter sa colère :
il arracha la cime d'un mont, la jeta,
elle tomba devant notre navire à la proue bleue ;
la chute du rocher créa un remous dans la mer ;
le flot en refluant porta le bateau vers le bord,

et le courant du large nous poussa vers le rivage.
Mais moi, de mes deux mains empoignant une grande gaffe,
je résistai à la poussée ; j'encourageai mes gens
d'un signe de la tête : ils se ployèrent sur leurs rames.
Mais, lorsque cet effort nous eut conduits deux fois plus loin,
j'appelai le Cyclope encore ; autour de moi, mes gens
l'un après l'autre avec des mots de miel me retenaient :
« Malheureux, que vas-tu irriter ce sauvage ?
Le voilà qui, jetant ce roc dans l'eau, a ramené
le bateau vers le bord, et nous avons failli périr !
Si jamais il entend une voix ou des cris,
il brisera nos crânes avec les poutres du bateau
de quelque âpre rocher : car il peut encor nous atteindre ! »
Ces mots ne persuadaient pas mon âme fière
et je repris, l'interpellant plein de rancune :
« Cyclope, si jamais quelque mortel
t'interroge sur ton affreuse cécité,
dis-lui que tu la dois à Ulysse, Fléau des villes,
fils de Laërte et noble citoyen d'Ithaque ! »
A ces mots, il me répondit en gémissant :
« Hélas ! voilà les vieilles prédictions réalisées !
Il y avait ici un noble et grand devin,
un nommé Télémos, fils d'Eurymos, très bon prophète,
qui vieillit parmi nous en nous prédisant l'avenir.
C'est lui qui me prédit tout ce qui vient de m'arriver,
à savoir que des mains d'Ulysse je perdrais la vue...
Mais moi je m'attendais à voir venir ici
un grand et beau guerrier, doué d'une extrême vigueur :
et c'est un petit homme, un lâche, un rien du tout
qui vient me crever l'œil en me noyant de vin !
Mais viens un peu, ami, que je te fasse mon cadeau !
Je demanderai ton retour au Maître de la terre,
je suis son fils, il prétend m'avoir engendré.
Lui, s'il lui plaît, me guérira, personne d'autre,
ni parmi les mortels ni parmi les dieux bienheureux ! »
A ces mots, je lui dis en guise de réponse :
« Ah ! si les dieux voulaient que je te prive de la vie,
que je t'ôte le jour et t'envoie aux maisons d'Hadès,
aussi vrai que ce dieu ne te rendra jamais la vue ! »
A ces mots, il pria le seigneur Poséidon
en élevant les mains vers le ciel constellé :
« Écoute, Poséidon aux cheveux bleus, maître des terres !
Si je suis vraiment ton fils, toi qui prétends m'avoir fait,
empêche de rentrer chez lui cet Ulysse, Fléau des villes !
Mais, si son sort est de revoir les siens, de revenir
dans sa belle demeure et sur le sol de son pays,
que ce soit après bien des maux, tous ses compagnons morts,
sur un vaisseau d'emprunt, pour trouver chez lui d'autres peines ! »
Telle fut sa prière, et le dieu sombre l'exauça.

Traduction de Philippe Jaccottet, 1982